

se de..., vont faire pour choisir les timbres qu'il faut mettre sur leurs lettres, lui et elles qui ne savent pas un mot d'anglais... Il me semblait qu'en ce pays les deux langues, anglaise et française, sont également officielles. Alors, pourquoi ces messieurs les Anglais du gouvernement n'ont-ils jamais eu la courtoisie de nous mettre un peu de français sur nos timbres-poste, de même que sur nos monnaies canadiennes?—Et personne que je sache, avant l'*Oiseau-Mouche*, n'a jamais réclamé contre ce déni de justice que l'on commet à notre endroit. Parlons-en encore, de notre patriotisme! D'autant que l'innovation dont il s'agit aurait paru si naturelle, en ce moment où l'un de nos compatriotes est à la tête du gouvernement canadien.

\* \* \*

Nous nous vengerons bien, quand nous aurons fondé notre République franco-canadienne. Nos timbres-poste et nos monnaies, tout sera en français, je vous l'affirme!

ORNIS.

### UN MILLET DÉLICAT

Mon cher *Oiseau-Mouche*,

Tu me trouves sans doute bien ingrat. Plusieurs années durant, tes ailes m'ont été toutes grandes ouvertes. Et maintenant que je ne loge plus sous le même toit que toi, plus rien. *Loin des yeux, loin du cœur*, penses-tu sans doute, dans ton petit cerveau. Tes plaintes sont venues jus qu'à Laurentides. Détrompe-toi, je ne t'ai pas oublié, ami du Séminaire à qui j'ai confié si souvent mes secrètes impressions, volatile voyageur que j'ai dirigé dans tes courses sur notre continent et tes pérégrinations d'outre-mer. Mais les devoirs d'état sont changés pour moi. Vois-tu, ton existence, à toi, est facile; comme la fleur des champs, ta rivale en beauté, tu apparais un moment pour exciter l'admiration et tu as rempli ta destinée. La terre est ton ciel: elle est notre exil. Nous y sommes, comme le papillon ton frère, dans une enveloppe grossière. Il nous faut en sortir pour éclorre aux rayons du Soleil de justice, et pour cela travailler là où nous porte la brise de la Providence.

Jeté sous un autre ciel, je dois me livrer à des occupations nouvelles. Et depuis quatre fois deux semaines je t'ai complètement négligé; mais tu n'en souffriras pas: la nourriture que je te fournissais était grossière; et ils sont nombreux ceux qui te préparent des mets délicats.

Aujourd'hui, pour te montrer combien je te porte intérêt, je t'envoie un plat choisi pour toi en Europe; c'est

une pièce de résistance. Celui qui l'a apprêté est étranger à notre pays; mais il l'aime. Toi-même, il te connaît; et il sait ce qu'il faut pour te faire gentil, te donner de vives couleurs, et te former une constitution saine et robuste. C'est un maître dans l'art.

Oiseau sans pareil, je te souhaite bonheur et longue vie, dans nos climats rigoureux. Puissent les régions du nouveau lustre vers lesquelles tu t'envoles allègrement t'offrir des fleurs mielleuses et une atmosphère toujours ensoleillée.

Ton ami  
LAURENTIDES.

## L'avenir du Canada

Aux jeunes collaborateurs de l'*"Oiseau-Mouche"*

Monsieur le Rédacteur,

Le petit oiseau de Chicoutimi me visite régulièrement dans la retraite. Deux fois par mois, je le vois arriver avec une régularité mathématique, et telle est l'affection qu'il m'inspire que, parmi les nombreux papiers déposés, chaque jour, sur ma table, c'est toujours par lui que je commence. Tour à tour, je lis ces petites poésies, effusions gracieuses d'une jeunesse aimante; ces études de philosophie et d'histoire, aboutissements synthétiques des efforts d'une verve en fleur; ces fantaisies littéraires où se délecte l'esprit; enfin ces variétés, comptes rendus d'ouvrages, souvenirs de voyage, correspondance, où toute plume de bonne volonté trouve un utile exercice. Je ne sais pas, mes jeunes amis, si, près de vos compatriotes, vous obtenez un grand succès. J'aime à croire que vous n'avez pas, au Canada, cette critique stérile parce qu'elle est implacable, qui n'admet que des choses parfaites et affecte pour toute œuvre qui ne lui paraît pas telle, un sublime dégoût. Juvénal, que vous connaissez mieux que moi, a dit quelque part:

Difficile est satiram non scribere; nam quis  
[iniquæ  
Tam patiens urbis, tam ferreus, ut teneat se?

Nous ne nous arrêterons pas ici à cet éternel problème du beau désirable, mais inarrivable, rocher de Sisyphe, roue d'Ixion, vautour de Prométhée, pour tout homme qui porte au cœur une grande aspiration et sent brûler à son front quelque flamme. Pour moi, sans réprouver absolument les juges difficiles, je ne veux pas les imiter. Le plus grand bienfaiteur de la jeunesse, c'est celui qui l'encourage le plus. Non pas qu'il ne faille rien corriger, non pas qu'il faille tout louer sans discernement; mais, sans être indulgent pour la faiblesse, il faut encourager de plein cœur tout effort; il faut encourager à propos, mais grandement, fortement, noblement. Par la louange, il faut amener le jeune homme à mettre en œuvre toutes les puissances de ses facultés; et même l'élever par l'enthousiasme au-dessus de lui-même; le doter, ne fût-ce qu'un instant, de cette

initiation qui nous met en communication directe avec la vérité.

On tombera de ces hauteurs; on éprouvera des affaissements, peut-être des effacements, peut-être des découragements. La misère humaine se retrouve partout, même dans la jeunesse. Mais une fois que vous aurez abordé, ne fût-ce qu'au seuil des temples sereins des sages, *sapientum templa serena*: le mot est, je crois, de Lucrèce, vous ne pourrez plus vous défendre de cette vision. Vous éprouverez comme la nostalgie du grand. Il faudra des années et des années, des efforts et des efforts pour y fixer sa demeure; mais les années d'efforts ne sont-elles pas les plus belles? mais les années où vous êtes comme forgés avec un marteau, comme sculptés avec un ciseau d'acier, ne sont-ce pas les années où vous avez savouré avec le plus de délices, ce fier breuvage qu'on appelle de l'encre? Mais oui, certainement. Ce que Jaurès appelle l'ivresse du verbe, l'enivrement de la pensée plus puissant encore, l'enivrement de la composition qui les achève, une route d'ascension quotidienne qui nous porte au ciel, n'est-ce pas là, dans la jeunesse et même dans la vie, le plus pur bonheur? Savez-vous, mes amis, ce que je trouve de plus beau dans l'*Oiseau-Mouche*? C'est l'effort. Je sais à peu près lire; je sais à peu près goûter les beautés littéraires; j'ai même, à cet endroit, une faiblesse que je vous confesse; j'en suis tellement épris que j'y reviens sans cesse et que je m'y oublie toujours. Mais quand je vois, dans un jeune homme, l'effort heureux; l'effort d'abord, puis le succès, même relatif, eh bien! je suis content. Quand Napoléon voulait récompenser ses soldats, il leur disait: je suis content de vous. Je ne suis pas Napoléon, mais je suis content de l'*Oiseau-Mouche*.

Quoique cette exhortation soit inutile, je veux donc vous exhorter au travail. A ce propos, vous me permettrez de vous faire grâce des textes de tous les temps qui établissent sa nécessité. Nous sommes chrétiens, cela suffit. En Adam, nous avons subi une commune déchéance; nous sommes tombés des hauteurs de l'ordre surnaturel; nous avons été blessés et affaiblis dans les puissances naturelles du corps et de l'esprit. Nous devons maintenant restaurer ces puissances affaiblies et blessées; nous devons reconquérir ces grandeurs perdues. Le christianisme est, sans doute, dans l'ensemble de ses doctrines et de ses institutions, la voie, la vérité, la vie: la voie par où il faut marcher; la vérité qui éclaire tous les chemins; la vie que nous possédons quand nous nous appliquons à la reprendre. Mais, pour mettre à profit notre Évangile, il faut la croix; et la croix, pour moi, c'est le travail. Le travail, c'est l'homme qui se sacrifie; le travail, c'est l'homme qui, se sacrifiant avec Jésus-Christ, effectue, avec son Rédempteur, une sorte d'identification de personne. Après qu'il s'est guéri de tous les maux du péché, il s'élance à la conquête de la pure lumière.